

**Prédication sur le Psaume 95, v.7 : « Aujourd'hui vous pouviez écouter sa voix ! »**

Amis, Frères et sœurs, cette exclamation monte du cœur du psalmiste comme un cri qui vient du plus profond de ses entrailles ! Nous y entendons quelque chose de vrai, qui nous touche au plus profond de nous-mêmes ! Ce psaume, vieux d'au moins trois mille ans, n'a rien perdu de son actualité, surtout si nous jetons notre regard sur les actualités tragiques de ces derniers jours.

Dans la Bible, la comparaison la plus simple pour évoquer la présence de Dieu, est celle du berger. Dieu est comme un berger, qui conduit son troupeau, rien qu'à sa voix. Dieu conduit son peuple, depuis Abraham et Moïse jusqu'à David, puis jusqu'à nous aujourd'hui, de la même façon qu'un berger. Sans doute parce que les hommes qui ont parlé de Dieu, qui ont raconté leur expérience de Dieu, étaient eux-mêmes des hommes nomades, s'occupant de leurs troupeaux. Jésus gardera cette comparaison, pour lui-même, en particulier dans l'Évangile de Jean, quant à son tour, il annoncera la bonne nouvelle. Il dira : « Je suis le bon berger ». Celui qui entend ma voix et me suit, se trouve sur le bon chemin.

Que ce soit Dieu, à travers Moïse, les prophètes ou les psalmistes dans le premier testament, ou Dieu, à travers Jésus, dans le second testament, c'est sa Parole qui est adressée aux êtres humains, celle que nous trouvons dans la Bible. Et même si les notions de Dieu évoluent à travers les textes bibliques, ce qui est dit de lui révèle quelque chose de particulier des préoccupations les plus ultimes, les plus intimes, des êtres humains. Le théologien Raphaël Picon posait cette question, dans l'un de ses éditoriaux pour Évangile et Liberté : Dieu ne serait-il alors qu'une projection humaine, une création de l'homme comme aiment à le soutenir certains athées ? Eh bien oui, Dieu porte l'empreinte de ce que nous sommes ! Ce que nous disons de lui reste toujours marqué du sceau de notre humanité ». Le réformateur Martin Luther disait que « c'est la foi qui fait Dieu, montrant par là que Dieu est une réalité relationnelle, qu'il est toujours ce qu'il est « pour moi ».

C'est cette réalité relationnelle que nous trouvons encore plus profondément marquée dans le livre des Psaumes. Ce livre de prières chantées révèle comment le psalmiste parle à Dieu, en toute intimité, comme à un ami ou à un père, et comment Dieu prend le temps de s'exprimer envers le psalmiste, en employant ce même tutoiement dans une réciprocité remarquable. Comme nous venons de l'entendre dans ce psaume 95. Avec ce psaume, il est rappelé que Dieu est à la fois le créateur du monde et de ce qu'il contient, tout en étant le berger de son peuple, peuple qu'il veut guider vers la « terre promise », qui n'est pas forcément de l'ordre du cadastre, mais plutôt de la métaphore. La terre promise peut alors se comprendre comme l'endroit intérieur de notre personne où nous nous sentons en paix, loin de l'opposition ou du conflit, loin de la division. C'est l'endroit de notre personne où règnent la sérénité, la concorde et la joie.

La Bible nous raconte que depuis l'alliance scellée de génération en génération avec le peuple d'Israël, Dieu indique aux hommes le chemin à prendre, sur lequel nous sommes invités à marcher, nous aussi, aujourd'hui, pour atteindre la plénitude de notre être véritable. Il nous indique ce qu'il faut faire et peut-être plus encore, ce qu'il faut éviter de faire. Mais Dieu, dans les indications qu'il donne, ne reste pas à son seul niveau de Dieu, qui serait obligatoirement inaccessible.

Il veut nous introduire à une communion avec lui, et Dieu nous parle comme à des amis, de la façon la plus proche qu'il puisse s'exprimer. « Si quelqu'un écoute ma voix, il entrera dans le repos que je lui donnerai ».

Plus tard, dans l'Évangile de Jean, Jésus se comparera à un berger, conduisant ses brebis vers la plénitude de la vie. Ses disciples connaissent et écoutent sa voix. Il leur parle de la vie éternelle, il promet à celui ou celle qui consentira à le recevoir dans sa vie, et à le suivre, de recevoir cette vie éternelle, qui n'est pas forcément un lieu hypothétique, mais plutôt une qualité de relation, une profondeur de relation, quelque chose qui résulte de la rencontre personnelle que l'on peut faire de lui, avec lui.

Ce sont des paroles que nous connaissons bien pour la plupart d'entre nous. Mais est-ce qu'elles ont encore un sens pour nous aujourd'hui ? Est-ce que nous écoutons la voix de Dieu pour chacune de nos vies ? Et puis, d'abord, est-ce que nous croyons que Dieu parle encore ? Si oui, de quelle manière ? Est-ce par une voix au fond de nous qui ne cesserait de nous presser à aimer, mais aussi à accomplir ce qui est bien, ou de nous avertir pour éviter de faire mal ? Seul, chacun pourra donner une réponse individuelle, positive ou négative.

Et quand Dieu parle à notre cœur, que devons-nous faire ? Écouter... Tout simplement...

Cela semble être d'une simplicité désarmante. Mais si nous approfondissons ce petit mot « écouter », nous allons découvrir que dans le langage biblique, écouter, cela veut dire : adhérer complètement, sans aucune restriction. Écouter signifie aussi se laisser façonner, et pourquoi pas, transformer, par cette parole.

Écouter relève alors de l'attitude confiante, de cette confiance absolue, dans les grandes comme dans les petites choses de nos vies.

Ah, si seulement vous pouviez écouter sa voix, aujourd'hui même ! Puissiez-vous écouter sa voix dit le psalmiste ! Écouter la voix de Dieu, c'est se souvenir de toutes ses promesses d'être là auprès de nous jusqu'à la fin du monde, de nos mondes. C'est prendre au sérieux pour nous-mêmes les paroles d'alliance, de proximité, chargées d'une promesse de vie à profusion, pour celui ou celle qui veut bien les recevoir. Les Évangiles nous racontent, à une autre époque, que le Dieu que révèle Jésus-Christ est un Dieu qui se livre à l'humanité, une humanité qui se raconte à travers ce que nous sommes. De guérisons en pardon, de miracles en relèvements de toutes sortes, « Jésus nous invite à

croire en un Dieu qui se révèle en notre humanité ouverte au meilleur d'elle-même », (R. Picon). Tout cela, nous l'avons déjà entendu. Mais est ce que nous l'avons vraiment écouté ?

C'est alors que le psaume 95 se poursuit : « N'endurcissez pas votre cœur » ! Cette exhortation ponctue régulièrement le message des prophètes. Elle se retrouve dans la bouche du psalmiste, comme une prière de Dieu à l'être humain. Une manière de dire : Vous souhaiteriez tellement être exaucé dans vos attentes, vos demandes, vos prières, mais en retour, exaucez-moi en n'endurcissant pas votre cœur. Et le psalmiste reprend alors l'épisode de Massa et de Mériba, lorsque le peuple d'Israël avait contesté Moïse, et poussé le Dieu de Moïse dans ses retranchements en le forçant de faire un miracle. Et parce que le peuple avait soif, alors, Dieu ordonna à Moïse de frapper le rocher à l'Horeb, pour que l'eau puisse en jaillir. Massa veut dire « la tentation » en hébreu, et Mériba, la discorde ». Ce jour-là, le diviseur était à l'œuvre. (Ex 17, 1-7).

La dureté de notre cœur est toujours d'actualité, comme cela l'était du temps de l'Exode, ou de la rédaction de ce psaume, ou encore au temps de l'exil, par exemple, quand les prophètes disaient au peuple d'Israël en exil à Babylone : « n'endurcissez pas votre cœur » ; et nous nous rappelons encore ces paroles du livre d'Ezéchiel : « Revenez à moi, et je vous enlèverai votre cœur de pierre et je mettrai à la place un cœur de chair » (Ez 36, 26-28) , autrement dit un cœur bien disposé à recevoir ma Parole et à la mettre en pratique dans la confiance. C'est ce que nous avons essayé de comprendre dimanche dernier. Quand il parlait en paraboles, Jésus reprenait à son tour les paroles du prophète Esaïe : « Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez pas, vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez pas, car le cœur du peuple est devenu insensible. Ils ont endurci leurs oreilles, ils ont fermé leurs yeux » (Mt 13/14 et 15).

Ne durcissez pas votre cœur. Qu'est-ce que cela veut dire au juste ? Nous pouvons résister, nous fermer, Nous pouvons refuser de nous laisser façonner. Nous pouvons demeurer insensibles parfois même jusqu'à l'anesthésie. Parfois, il le faut, lorsque c'est trop dur, il le faut, pour ne pas sombrer dans le marasme. Serions-nous alors des gens mauvaise volonté ? Ou peut-être des personnes de mauvaise foi ? Pas toujours, et surtout, pas forcément. En réalité, notre cœur est encombré par trop de choses, trop d'images extérieures qui nous agressent, trop de bruits au dehors qui nous empêchent d'entendre la Parole de Dieu correctement, trop de brouillages intérieurs qui nous font nous comporter d'une façon désordonnée. Nous nous laissons atteindre par des mondes qui facilitent la confusion dans notre être intérieur. Il arrive aussi que notre cœur soit encombré par la tristesse, la mélancolie, la déception aussi, de voir tant de souffrances, tant de malheurs devant lesquels nous nous sentons impuissants. Nous sommes touchés par la mort prématurée d'un parent, d'un proche, qui nous bouleverse, nous déstabilise. Nous sommes alors tentés de mettre nos engagements de côté, d'abandonner notre combat, nous avons envie de nous replier sur nous-mêmes et d'ignorer la voix de Dieu qui pourtant nous appelle à continuer. C'est aussi notre

liberté d'ignorer cette voix. Le risque que nous prenons de l'ignorer, c'est de ne pas être en paix, en repos, nous dit le texte. (Ps 95/11).

Une prière de notre liturgie introduisait la lecture de la Bible par ces mots : « Fais taire en nous tout autre voix que la tienne ». Qu'en est-il aujourd'hui ? Est-ce que nous faisons encore silence en nous-mêmes pour entendre la voix de Dieu ? Que nous dit-elle, cette voix, à propos des plus petits, des plus pauvres, des étrangers et des exclus ? Que nous dit-elle, cette voix à propos de l'injustice et des rites religieux ? Entendons-nous encore quelque chose ? Fais taire tout autre voix que la tienne nous renvoie à nous-mêmes. Faisons taire en nous tout le brouhaha extérieur, pour y découvrir la voix de Dieu, celle du discernement. Notre monde bouillonne de violence. Notre société est traversée par des tensions, et des événements dramatiques qui nous bouleversent et qui nous interrogent. Nous sommes conscients et abasourdis par les cafouillages, les dérapages de toutes sortes. Nous nous sentons comme prisonniers des idées des autres, influencés par des propos délétères qui mettent à mal notre capacité à réfléchir, ou qui excite notre vengeance, qui nous empêche de discerner. Au milieu de tous les brouillages, de toutes sortes, prenons le temps de nous remettre au diapason de l'Evangile, dans le sens de « Bonne Nouvelle ». Cela offre à chacun, chacune, de se décentrer de soi pour se recentrer sur un autre, sur le Tout-Autre. Prendre du recul, lâcher prise, se mettre à distance des soucis du monde pour mieux les entendre et les accueillir. Fais taire en nous toute autre voix que la tienne. Et nous pourrions peut-être faire nôtre cette prière :

« Dieu notre Père, quand les mots se font rares, quand le pardon ne vient pas aux lèvres, quand l'amour bâillonné n'a plus rien à dire, quand mensonges et demi-vérités brouillent toutes les pistes, nous venons nous reposer en toi, en ta Parole sainte, crédible, fiable, et ta Parole apaise notre infinie soif de vérité.

Dieu notre Père, quand les mots nous lâchent, quand la solitude du dedans interdit toute parole, quand la jalousie inexprimable ravage la paix intérieure, quand amertume et colère font des autres un enfer, nous venons nous reposer en toi, en ta Parole, sainte, crédible, fiable et ta Parole apaise notre infinie soif de vérité.

Dieu notre Père, quand les mots, soudain s'embrasent, quand la compassion se propage de proche en proche, quand ta grâce enfin triomphe de la surdité, quand aimé et être aimé ne se discutent plus, nous te louons, Père, pour ta Parole sainte, crédible, fiable, et avec Simon-Pierre, nous confessons : « Seigneur, à qui irions-nous ? O Christ, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ! » (Lytta Basset, *Traces vives*). Amen.

+

Pour aller plus loin :

Raphaël Picon, *Un Dieu insoumis*, Labor et Fides, 2017.

Lytta Basset, Suzanne Schell, Francine Carrillo, *Traces vives*, Labor et Fides 1997.